

Le produit de la future pêche dans le lac est aussi escompté, et le pêcheur imprévoyant ou malheureux, qui a réclamé des avances et ne peut les rembourser, grossies de lourds intérêts, subira le sort commun, il passera dans la catégorie des khnhôms.

Le Cambodgien est, pour le moins, aussi joueur que l'Annamite, ce qui n'est pas peu dire; aussi, combien de Khmers ont emprunté, avec l'espoir de bâtir, une grosse fortune sur un billet de loterie et n'ont réussi qu'à devenir l'esclave de leur créancier d'un instant.

Enfin la plupart des affaires de justice, vols, contestations pour dettes, etc., se terminent par une amende, quand ce n'est pas la mise en demeure d'avoir à payer une somme due ou à rembourser une somme volée; ceci, indépendamment des frais de justice. Or, il arrive bien souvent que le condamné n'a pas la somme nécessaire; il est alors mis aux fers dans l'enceinte de la citadelle jusqu'à ce qu'il puisse payer son créancier ou acquitter l'amende. Le moyen n'est peut-être pas très rationnel pour arriver promptement au résultat, mais il arrive assez souvent que ce condamné trouve un acheteur qui le délivre et le met en règle vis-à-vis des lois du pays; il change alors de condition, à sa grande joie, et, de prisonnier qu'il était, il devient esclave pour dette. Ce rachat s'opère d'autant plus facilement que, pour quitter ses fers, le condamné n'hésite pas à se constituer, vis-à-vis de son nouveau maître, débiteur d'une somme supérieure à celle qui a été versée pour sa mise en liberté.

Il ne faut pas oublier non plus de faire entrer en ligne de compte les naissances qui se produisent dans les familles esclaves. L'esclavage pour dettes n'est pas héréditaire, sans doute, mais l'enfant né d'un esclave dans la maison du maître donne lieu, jusqu'à un certain âge, à un supplément de rachat, ce supplément est considéré comme une indemnité pour les frais d'entretien et de nourriture de l'enfant en bas âge. Quand le fils d'esclave est assez grand pour compenser par son travail les frais qu'il nécessite, le supplément de rachat n'est plus dû, mais il arrive souvent qu'avant cette époque la dette a été habilement augmentée et l'enfant se trouve ainsi esclave comme ses parents.

On ne saurait poursuivre l'énumération des causes multiples qui entretiennent et agrandissent cette plaie de l'esclavage pour dettes. Bien que les intéressés eux-mêmes ne songent guère à s'en plaindre, cette anomalie sociale n'en constitue pas moins un état de choses

éminemment regrettable à tous les points de vue, et que l'on ne saurait trop souhaiter de voir disparaître ; mais cette coutume, cette *constitution* sociale est trop générale, entrée trop profondément dans les mœurs du pays et engage des intérêts trop nombreux pour que l'on puisse espérer la voir abolie de sitôt. Il faudrait beaucoup de temps, et une législation autre que celle qui régit actuellement le pays pour arriver à ce résultat.

*Usages et coutumes. Fêtes et réjouissances. Religion.* — La province de Battambang, en dépit de son annexion déjà ancienne au royaume de Siam, est restée et restera toujours profondément cambodgienne. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'étudier ici d'une manière spéciale les usages, les coutumes, la religion des habitants, de décrire ses fêtes et ses réjouissances : c'est la copie à peu près exacte de ce qui existe au Cambodge, et ces sujets ont été longuement développés dans la *Notice sur le Cambodge* de M. Aymonier.

Les cérémonies de la tonte du toupet, du mariage et de l'eau du serment, entre autres, sont fidèlement observées.

La date anniversaire de la naissance de S. M. le roi de Siam donne lieu à des fêtes officielles spéciales qui durent trois jours, pendant lesquels la musique joue nuit et jour dans le palais du gouverneur, avec accompagnement de chants et de danses. C'est l'une des rares occasions où le drapeau de l'éléphant blanc flotte au haut du mât de pavillon de la citadelle.

Le Cambodgien est très attaché à sa religion et ne la quitte pas volontiers pour une autre s'il n'entrevoit pas au delà un avantage immédiat quelconque : il a cela de commun du reste avec tous les Orientaux. Aussi, bien qu'il existe à Battambang une chrétienté fort ancienne (elle remonte à l'occupation du pays par les Portugais, et Mouhot l'a signalée dans sa relation) compte-t-elle à peine 300 chrétiens cambodgiens.

Un village annamite, Khsach Pouï, situé à 40 kilomètres en amont de Battambang, est entièrement chrétien et compte environ 80 âmes ; il dépend de la chrétienté de Battambang.

Enfin, sur la rivière de Tu'k Thio, côté de Siem Réap, le village annamite d'On Long Sa est également catholique et vient d'être érigé en chrétienté par suite de l'arrivée récente d'un deuxième missionnaire français.

Les bonzeries pullulent sur les deux rives du stu'ng Song Kê; on n'en compte pas moins d'une trentaine de Banon au village de la douane. La principale pagode, la pagode officielle, celle où les mandarins boivent deux fois chaque année l'eau du serment, se trouve au centre de Battambang, en face du palais du gouverneur et du bureau télégraphique, sur la rive opposée de la rivière : elle s'appelle Vâht Song Kê. On y remarque surtout une superbe paire de défenses, d'une grosseur assez ordinaire, mais dont la longueur atteint 2 mètres !

Les superstitions de toutes sortes ne sont nulle part plus vivaces que dans cette province, et l'armée est puissante de ses génies, de ses sorciers, de ses esprits, de ses démons. Leur pouvoir est des plus redoutés; aussi les fidèles battent-ils leurs tam-tam les plus bruyants, offrent-ils leurs gâteaux les plus savoureux, leurs fruits les plus soigneusement choisis, font-ils leurs prosternations les plus humbles pour écarter les maléfices et s'attirer les bonnes grâces du génie invoqué.

L'une des superstitions les moins curieuses n'est pas celle qui est pratiquée lors des grandes sécheresses, quand les récoltes sont compromises. Le chef de la province se rend en grande pompe à Vâht Song Kê; là, des versets incompréhensibles sont psalmodiés par tout le personnel de la bonzerie; le Bouddha est conjuré d'ouvrir ses nuées et de répandre une pluie bienfaisante sur la contrée. Ensuite, le gouverneur, sa suite et un énorme concours de population se rendent dans la plaine derrière la pagode. On a rassemblé là à l'avance tous les éléphants portant défenses des environs. Un mannequin a été fabriqué et habillé de vêtements aux couleurs voyantes, puis placé d'une manière bien visible au milieu de la plaine. Alors commence un tapage d'enfer : les tam-tam, les pétards, les cymbales, les hurlements luttent de frénésie et se mêlent dans un immense brouhaha qui épouvante et affole les pauvres éléphants cernés de tous côtés par la foule. Au bout d'un moment les malheureuses bêtes, excitées d'ailleurs et piquées jusqu'au sang par leurs cornacs, deviennent furieuses et s'élancent sur le mannequin, le percent de leurs défenses, le piétinent avec rage et le réduisent en miettes. Les spectateurs applaudissent à outrance et se retirent : si le Bouddha fait son devoir, il donnera de la pluie à bref délai.

Il ne serait pas téméraire de supposer que dans l'origine cette

cérémonie était moins innocente, et que le mannequin n'était autre qu'un esclave ou un prisonnier de guerre. Depuis cette époque, les mœurs s'étant adoucies, on a substitué à la victime humaine un mannequin habillé, tout en conservant à la démonstration sa physionomie extérieure.

Le chef de la province de Battambang est un très consciencieux observateur de la religion bouddhique, aussi, malgré son affabilité et sa bienveillance connues pour les Européens, n'a-t-il jamais voulu donner l'autorisation de *tuer* un bœuf, l'animal sacré du Bouddha. Il ne va pas jusqu'à en défendre la vente, il est vrai, mais le Cambodgien, moitié crainte de l'autorité supérieure, moitié respect pour sa religion, refuse de céder à un prix quelconque son bœuf ou son veau à un Européen, sachant parfaitement d'avance que ce serait pour le conduire au sacrifice. Il ne reste qu'une ressource au malheureux menacé par l'anémie : c'est de *se tromper*, et de loger une balle au défaut de l'épaule d'un bœuf *sauvage* en pleine rue de Battambang, quitte ensuite à reconnaître *sa méprise*, et à payer la victime !

Avec cette manière de procéder, personne ne se plaint, tous les intérêts et les susceptibilités sont sauvegardés, et si le chasseur offre un morceau de son gibier à l'ex-propriétaire ou aux autorités mêmes, il sera vivement remercié et fera acte de bonne politique, car si c'est un crime pour un bouddhiste de tuer un bœuf ou d'autoriser sa mise à mort, ce n'en est nullement un de le manger, ni même de le trouver excellent ! Où la casuistique va-t-elle se nicher ?

Tel était du moins l'état de choses il y a peu de temps encore ; mais depuis quelques mois des Annamites chrétiens, se sentant appuyés, vont au loin dans le fond de la province et achètent à bon compte des bœufs qu'ils amènent au chef-lieu et qu'ils tuent pour les débiter. De cette façon, les autorités n'ont pas à accorder une permission qui ne leur est pas demandée, et ferment les yeux.

*Costumes.* — Le costume porté par les Cambodgiens de Battambang est le costume national khmèr ; le sâmpot, commun aux deux sexes. Les hommes portent en outre, soit une sorte de veston étriqué, soit l'écharpe ; les dandys y ajoutent une ceinture à plaque et crochet en argent, ou bien une ceinture en soie.

Les femmes portent généralement, surtout dans le chef-lieu de la province, l'écharpe aux vives couleurs rejetée sur l'épaule à la

manière siamoise, avec le langouti relevé par derrière. Les Cambodgiennes de l'intérieur portent également le sâmpot relevé; bien peu de femmes, sauf les catholiques, portent le fourreau avec le langouti tombant à la manière indienne; ce costume est cependant regardé comme fort distingué, surtout s'il est en soie.

Les cheveux sont coupés courts le plus ordinairement chez les hommes comme chez les femmes. Les rares Siamoises de Battambang, ainsi que les femmes, danseuses, chanteuses, musiciennes du gouverneur, et les Cambodgiennes coquettes qui les imitent, ont une coupe de cheveux qui dessine davantage le toupet siamois. Elles conservent souvent aussi deux longues mèches de cheveux tombant derrière les oreilles.

Les mandarins ont de riches costumes de brocart pour les cérémonies officielles; les boutons en sont parfois enrichis de brillants et de pierres précieuses. Les hauts fonctionnaires ajoutent à leur habillement le sâmpot riche tissé soie et or, et le casque siamois en feutre noir dont la pointe, le ruban et la jugulaire sont en or massif ouvragé.

Lorsqu'un Européen voyage dans l'intérieur avec l'aide des autorités, on lui adjoint généralement un guide choisi dans la dernière catégorie des mandarins. Ce guide ne manque jamais d'arborer, au moment du départ, soit un vieux casque veuf de son ruban, soit un chapeau en feutre souvent de la forme la plus bizarre et acheté jadis dans quelque magasin de Bangkok. Ce couvre-chef est son porterespect, et c'est à lui que s'adresseront d'abord les salamalecs des chefs des villages traversés; l'étranger ne viendra qu'en seconde ligne. Il est à remarquer toutefois que le guide s'empressera de faire disparaître sa coiffure, si d'aventure il rencontre un mandarin d'un grade un peu élevé. Cette remarque ne doit pas être spéciale à la province de Battambang, et l'on doit sans doute retrouver cette particularité dans tout le Cambodge, car partout le Cambodgien est un grand enfant vaniteux, fier ou humble tour à tour, suivant la circonstance présente.

---

## III.

## INDUSTRIE.

Comme on doit bien le supposer, l'industrie est à peu près nulle dans la province de Battambang, et à part quelques spécialités qui méritent vraiment ce nom, le reste n'existe à vrai dire que pour satisfaire aux besoins de la consommation locale. Il ne sera pas sans intérêt, toutefois, d'exposer l'industrie telle qu'elle est, même quand la branche exploitée rentrera plutôt dans la catégorie des travaux domestiques; mais il sera bon de faire voir en même temps ce qu'elle pourrait être, et ce, en énumérant les ressources et les richesses nombreuses du pays.

*Industries extractives.* — La terre à poterie est commune sur les bords du stu'ng Song Kè; il n'existe cependant que deux briqueteries importantes : l'une au centre même de Battambang près de Vâht Song Kè, l'autre située à quelques kilomètres plus au Sud, au village de Khvêng, en amont de la rivière. Elles occupent chacune 8 à 10 ouvriers chinois et fabriquent des briques ordinaires, des carreaux, des tuiles de diverses formes pour toitures; ces briques suffisent aux besoins de la province; il n'en est ni importé, ni exporté. Une autre petite poterie située à Kompong Ampil produit spécialement des marmites, cruches et autres récipients; mais les belles marmites de Kompong Chhnang au Cambodge et ses fourneaux sont importés néanmoins en assez grande quantité.

La plupart des montagnes de la province renferment en quantité considérable des pierres calcaires qui pourraient être utilisées pour faire de la chaux; mais il n'y a d'exploitation qu'à Phnôm Tauch, le pic le plus rapproché de Battambang, et dans une autre montagne située près de Banon. Les villages de Chhu' Teal et Entea Chit exploitent cette dernière montagne qui ne donne, comme Phnôm Tauch, qu'une chaux de qualité inférieure et contenant beaucoup de matières étrangères; il est probable que cela tient aux procédés défectueux d'extraction et de cuisson.

Il existait autrefois à Ba Méas, à 50 kilomètres à l'ouest de Battambang, sur la route de Sisaphon à Payrinh, des mines d'or qui

sont abandonnées depuis bientôt une dizaine d'années ; l'or, extrait en petite quantité, était pâle et peu estimé ; les moyens primitifs employés donnaient du reste un bénéfice à peine rémunérateur ; enfin la mortalité était excessive dans cette région malsaine rendue plus insalubre encore par les masses de terre remuée provenant des fouilles ; les compagnies chinoises qui avaient cette entreprise n'ont pu lutter contre toutes ces difficultés et ont abandonné les mines. Il est possible et même probable qu'il existe d'autres gisements d'or, surtout dans la région de Tu'k Thio ; il serait à souhaiter que des recherches sérieuses fussent faites dans ces parages, car la proximité de voies praticables pourrait rendre avantageuse l'exploitation d'une mine, entreprise avec des moyens moins grossiers que ceux qui seuls ont été employés jusqu'à ce jour.

A moitié route de Chantaboun à Battambang, à trois ou quatre journées d'éléphant de chacune de ces localités, se trouve le district minier de Payrinh. On trouve à Payrinh, en quantité assez considérable, des saphirs, des rubis, des topazes blanches et quelques émeraudes. L'immense majorité des mineurs se compose de Birmans et de Péguans appelés aussi Koulahs ; on y rencontre également quelques Chinois mercantiers. On a vu plus haut que le nombre des mineurs pouvait être évalué à environ 3,000 ou 4,000 ; ils habitent plusieurs petits villages disséminés dans la forêt sur toute la région fouillée. Payrinh est très insalubre et serait absolument inhabitable pour un Européen ; les Asiatiques eux-mêmes y succombent en grand nombre, mais l'appât du gain comble aussitôt les vides que fait la mortalité ; chaque mineur sait, en effet, qu'il a été trouvé dans cette région des saphirs et des rubis d'une grosseur remarquable, et nourrit tout bas l'espoir de faire, lui aussi, sa fortune d'un seul coup.

Les saphirs sont très abondants, mais n'ont pas toujours une bien belle eau ; ils sont souvent trop pâles. Les rubis sont plus beaux, mais aussi plus rares ; quant aux topazes blanches et aux émeraudes, on les rencontre en très petit nombre. La proportion comme quantité trouvée de chacune de ces pierres serait à peu près la suivante : on trouverait 4 ou 5 fois plus de rubis que de topazes et d'émeraudes, et 4 ou 5 fois plus de saphirs que de rubis. Ces pierres sont le plus ordinairement portées à Chantaboun et vendues à l'état brut à des lapidaires turcs ou indiens venus spécialement pour faire ce commerce. Parfois aussi ces pierres sont taillées ou polies sur place et

enchâssées dans des bagues en or. Le procédé de polissage employé par les Birmans est bien simple : ils fixent la pierre brute au bout d'un bâtonnet avec de la gomme-laque, et la frottent sur de la poussière de saphir jusqu'à ce qu'elle soit usée et arrondie. Le dernier poli est obtenu avec de la cendre de balle de paddy étendue sur une plaque de cuivre rouge. Ils donnent à la plupart des cabochons une forme ovale ou elliptique, plate d'un côté et convexe de l'autre, qui les fait ressembler à une coccinelle. Parfois, ils taillent la pierre à facettes, mais ces dernières sont souvent fort irrégulières et donnent à la pierre un aspect très disgracieux. Certaines bagues sont montées avec 5, 7 ou 9 cabochons placés côte à côte dans leurs chatons sur le pourtour de la bague, les plus gros au milieu : parfois les rubis alternent avec les saphirs ; ces bagues sont très recherchées par les Siamoises et les Cambodgiennes. Lorsque le rubis est trop pâle, le bijoutier introduit dans le fond du chaton une espèce de cire rouge du ton voulu pour amener la pierre par transparence à la couleur la plus précieuse. Pour les saphirs, ils opèrent de la même façon en remplaçant la cire rouge par de la cire d'un bleu noirâtre. Cet artifice est très habilement déguisé et il faudrait démonter le bijou pour découvrir la ruse. Quelques Birmans ou Koulahs viennent à Battambang vendre des pierres et des bagues, en même temps qu'ils s'approvisionnent de vêtements, de vivres, de poudre, car chaque mineur possède un fusil qui serait, paraît-il, aussi souvent une arme offensive que défensive... Leur qualité de sujets anglais leur donne une grande audace. Ils disent, du reste, qu'il y a trois nationalités de Farang (nom siamois des Européens) : les Anglais, les Français, et puis eux-mêmes, et ils croient le prouver péremptoirement en exhibant la carte qui leur a été délivrée par les autorités anglaises à Bangkok ou à Rangoon.

D'autres mineurs se dirigent sur Phnôm-pénh avec leurs pierres précieuses, mais la majeure partie de ce qui n'est pas vendu à Chantaboun est porté à Bangkok ou dans l'Inde.

Les Birmans ont une manière assez bizarre de cacher les pierres de grande valeur qu'ils désirent transporter au loin : ils se font une petite incision sur une partie quelconque du corps, glissent la pierre sous la peau et assurent la cicatrisation au moyen d'un bandage. En temps opportun, la pierre est extraite à l'aide d'une saignée d'un nouveau genre ! Si ce système de cachette a ses désagréments, le

propriétaire est sûr du moins qu'on ne peut le voler sans qu'il s'en aperçoive !

Les montagnes du sud de la province et des chaînes des Phnôm Krevanh renferment de beaux échantillons de cristal de roche, ainsi qu'il résulte des recherches de M. l'ingénieur Bruel.

Enfin, il existe plusieurs sources thermales sulfureuses au pied des montagnes entre Chantaboun et Battambang ; il serait intéressant d'analyser l'eau de ces sources.

Telles sont les principales richesses minérales connues jusqu'à ce jour dans la province de Battambang.

La pêche du Grand-Lac constitue sans contredit l'une des industries les plus importantes et les plus actives de la province. Quand les eaux sont basses, les quantités prodigieuses de poisson qui s'étaient multipliées à l'aise pendant l'inondation se trouvent resserrées dans un espace relativement restreint, et offrent aux pêcheurs une proie tentante et facile. C'est alors que le Grand-Lac s'anime et se couvre de barques, que ses rives à peine asséchées voient surgir en quelques jours des villages entiers, avec des claies immenses sur lesquelles sera étendu le poisson salé, et des palissades pour sécher les filets.

Bien que le système de pêche employé soit assez défectueux, et que plus de la moitié du poisson saute par-dessus l'obstacle, surtout au moment où il se voit acculé dans l'impasse, on fait néanmoins à chaque coup de filet une véritable pêche miraculeuse.

Les poissons de qualité inférieure sont rejetés, ou mis de côté pour la fabrication du prâhok, composition de poisson pourri, pilé, salé et fermenté qui laisse bien loin derrière elle comme puanteur le nu'o'ck mâm le plus haut en bouquet ! Les indigènes sont très friands de cette mixture que Sa Majesté le Roi du Cambodge appellerait, paraît-il, le *roquefort khmér*...

On coupe la tête de tous les poissons qui sont ensuite mis dans des réservoirs clayonnés où ils gonflent pendant six heures environ. Puis le poisson est retiré, ouvert, vidé, salé et étendu aplati sur la claie où il sèche. Les détritrus sont rejetés à même dans le lac pour le plus grand bonheur des victimes qui seront pêchées demain peut-être à leur tour. Pendant la saison sèche, les deux villages centres de pêche de Kom Nhân, à la frontière cambodgienne de l'ouest du lac, et de Mâht Pir, à l'embouchure de la rivière de Battambang,

sont de véritables foyers d'infection. L'atmosphère est saturée des émanations écœurantes des poissons morts et des détritux rejetés sur les rives et ballottés par la lame.

Les poissons de qualité supérieure que l'on prend en plus grande quantité sont le *trèy pra*, le *trèy rás tipoù*, le *trèy* et le *trèy chhdor*, appelés respectivement en chinois : *liémhou*, *siouliém*, *pekloï* et *auloï*.

La plupart des pêcheurs sont des Annamites et des Cambodgiens, qui doivent d'avance le produit de leur travail à des marchands chinois qui leur ont avancé soit des marchandises, soit de l'argent. Le créancier est là avec ses jonques et n'a plus qu'à arrimer le poisson tout préparé, de sorte qu'un grand nombre de pêcheurs ne sont guère plus riches après la saison qu'avant. La saison de pêche dure ordinairement de la fin de février au commencement de juin, soit quatre mois environ ; sa durée dépend, toutefois, du retard ou de l'avance des pluies pendant la saison qui finit ou celle qui s'approche : on a vu des années où les eaux n'ont été suffisamment basses que pendant quelques semaines.

La pêche dans les arroyos est aussi très active et très fructueuse ; des portions de rivière sont louées par le gouvernement à des particuliers qui les exploitent pour leur compte ; on prend principalement, dans les arroyos, le *trèy rás* et le *trèy chhdor* ; ce poisson est préparé comme celui du lac.

Enfin, une autre industrie, qui va prendre une grande extension, est la fabrication de l'huile de poisson.

En 1883, il en a été fabriqué environ 3,000 piculs au village de Péam Sema et dans ses environs. L'huile de poisson est fabriquée, toujours pendant la saison sèche, avec deux sortes de petits poissons longs de 10 à 12 centimètres, le *trèy riel* et le *trèy léng* : on les prend avec de grands filets à mailles de 2 centimètres de côté environ. Il faut 6 à 7 piculs de poisson pour obtenir un picul d'huile. On fait bouillir le poisson dans de grandes marmites évasées en fer ; l'huile qui surnage est recueillie avec des cuillers et mise dans des touques à pétrole vides. Le poisson déjà bouilli est jeté sur le bord de la rivière dans des réservoirs clayonnés, garnis de paillettes ; l'action du soleil et la fermentation font surnager une nouvelle couche d'huile qui est également recueillie. Cette manière d'opérer accumule sur les bords du stu'ng Song Kê d'immenses quantités de résidus en décom-